

P. REGINALD GARRIGOU-LAGRANGE OP

LES EXTREMES SE TOUCHENT

EN QUEL SENS FAUT-IL L'ENTENDRE? ¹

On nous a fait l'honneur de nous demander un article pour le jubilé de notre vieil ami le Père Hyacinthe Woroniecki. Sachant sa connaissance profonde de la doctrine de S. Thomas, son amour de la vie intérieure et son zèle, nous sommes très heureux de le faire.

Nous y unissons, comme en une conversation, des réflexions d'ordre philosophique et d'ordre spirituel pour déterminer en quel sens vrai un théologien peut dire, sans tomber dans la contradiction fréquente chez certains romanciers: „les extrêmes se touchent”.

LE PROBLÈME

De quels extrêmes est-il question? S'agit-il de la suprême vérité et de l'erreur radicale, s'agit-il du bien et du mal qui finiraient par se confondre? Evidemment non. — S'agit-il des erreurs extrêmes, opposées entre elles et qui pourtant se confondent en leurs fluctuations par l'égale méconnaissance d'une vérité supérieure, ou encore s'agit-il des vices contraires? Cela peut s'entendre. S'agit-il d'une thèse et d'une antithèse qui conduisent à une synthèse supérieure? Mais alors cette synthèse supérieure a un sens extrêmement différent chez un Saint Thomas

¹ Cet article fut écrit pour le jubilé de soixante-dix ans (1879—1949) de la vie du Père Hyacinthe Woroniecki OP... Mais avant cela, la mort trancha sa vie. Et l'article ne pouvait pas être publié. Et à présent c'est à l'occasion, de dix ans après sa mort qu'on l'imprime. (Note de la rédaction).

d'Aquin et chez un Hégel, tout comme différent le vrai Dieu éternellement subsistant et un Dieu qui n'est pas, mais devient dans l'humanité et qui à proprement parler ne sera jamais.

Ne confondons pas, comme beaucoup d'historiens de la philosophie, les grands sophistes avec les grands philosophes là surtout où les sophismes abondent par exemple à propos de la première proposition du *Syllabus*, principe générateur des autres: *Nullum supremum, sapientissimum, providentissimumque Numen divinum existit, ab hac rerum universitate distinctum et Deus idem est ac rerum natura et idcirco immutationibus obnoxius; Deusque reapse fit in homine et in mundo, atque omnia sunt Deus et ipsissimam Dei habent substantiam; ac una eadem res est Deus cum mundo et proinde spiritus cum materia, necessitas cum libertate, verum cum falso, bonum cum malo et justum cum injusto.*² Alors tous les extrêmes se touchent non pas dans une harmonie supérieure, mais dans la confusion universelle.

Saint Augustin a examiné et résolu ce problème dans la Cité de Dieu, là où il l'oppose à la cité du mal. Il dit souvent: *Civitates duae confusae sunt in hoc saeculo, permixtae sunt interim, in fine separabuntur, jam corde sunt separatae.*

Pour éclairer ce problème, il faut rappeler qu'Aristote dans les *Catégories*, à la fin de *Postpraedicamentis*, distingue quatre genres d'opposition ou de répugnance déterminée entre deux extrêmes.

Il y a d'abord l'opposition entre l'être et le non-être; elle est double 1° l'opposition contradictoire par pure négation par exemple: homme et non-homme; science et nescience, 2° l'opposition privative dans un sujet apte à recevoir les deux extrêmes, par ex. entre la vue et la cécité, entre la science et l'ignorance.

Puis il y a l'opposition entre l'être et l'être, qu'elle aussi comprend deux autres: 3° l'opposition des contraires qui s'excluent dans même sujet, par ex. entre la science vraie et l'erreur sur un

² Cfr. Denz. n. 1701.

même objet, ou encore entre la vertu et le vice, ou même entre deux vices contraires, comme l'avarice et la prodigalité: 4° l'opposition de la relation entre deux termes qui se regardent mutuellement; par ex. entre le père et le fils; nul ne peut s'engendrer lui-même.

Ces quatre genres d'extrêmes s'excluent, et même dans la moindre des quatre oppositions, dans celle de relation, il y a *repugnantia inter duo ex eo quod se mutuo respiciunt*; nul ne peut être son propre père.

L'erreur de Hegel est de vouloir concilier les contradictoires l'être et le non-être dans un devenir qui serait à lui-même sa raison et qui n'aurait pas besoin de cause efficiente ni de cause finale supérieure à lui. Cette erreur capitale est déjà sous une forme empirique chez Héraclite.

Celui-ci au milieu de ses paradoxes, disait, non sans apparence de vérité: tout devient et rien ne demeure, le feu vit de la mort de l'air, l'animal vit de la mort du végétal, l'homme vit de la mort de l'animal dont il se nourrit, puis son corps retourne à la terre par la corruption; de lui naissent des plantes et ainsi de suite; la génération d'un être provient de la corruption d'un autre, constamment les extrêmes se touchent. L'univers, disait-il encore, est un feu en voie de transformation incessante, un feu éternellement vivant, qui périodiquement s'allume et s'éteint. Il meurt tous les jours pour revivre; il vit sa mort et meurt sa vie. Dans notre corps il y a une assimilation d'aliments et une désassimilation incessante. De même l'homme qui est élevé au plus haut point roue de la fortune, en descend aussitôt. Une génération humaine vit de la mort de la précédente, comme un flot de la mer se forme d'un autre flot qui disparaît dans une ondulation sans fin. De même les peuples et les races.

Héraclite en concluait: „rien n'est, tout devient, le devenir est l'identité mobile ou dynamique des contraires; la guerre est la mère de toutes choses. Du rapprochement violent des contraires (de l'aigu et du grave, de la vie et de la mort des plantes, des animaux, des hommes, des peuples, des institutions,

des doctrines) naît l'harmonie, en laquelle tout change sauf la loi de l'éternel retour.

Ainsi pour Héraclite le principe de contradiction sombre dans le devenir qui à la fois est et n'est pas. Les extrêmes contraires et contradictoires se touchent au point de s'identifier dans le devenir universel qui est à lui même sa raison, et qui n'a pas besoin d'une cause supérieure à lui.

QUELS SONT LES EXTRÊMES QUI NE PEUVENT SE CONFONDRE?

Parménide et ses disciples répondaient à Héraclite: sans doute tout cela est vrai du point de vue des sens, qui ne perçoivent que les phénomènes et leur perpétuel changement. Mais c'est à l'intelligence, non aux sens, qu'il appartient de connaître la vérité, et l'objet de l'intelligence, ce n'est pas le phénomène toujours changeant, c'est l'être intelligible; ce n'est pas le coloré, le sonore, l'aigu ou le grave, ni l'eau, l'air, le feu, mais l'être intelligible que les sens de l'animal ne sauraient percevoir, mais seule l'intelligence de l'homme. Or l'être s'oppose contradictoirement au néant. „L'Être est, le non-Être n'est pas, on ne sortira pas de cette pensée". Parménide pensait dès lors qu'il faut, à cause du principe d'identité, nier l'existence du devenir et de la multiplicité qu'affirmait Héraclite.

Pour Parménide, le devenir, s'il existait proviendrait soit de l'être, soit du néant. Or de l'être rien ne provient, car il est déjà (de la statue ne peut provenir la statue, car elle est déjà) et du néant rien ne peut venir.

Aristote concilie l'être et le devenir (dont l'existence est expérimentalement certaine) par la distinction de puissance et acte. Ce qui devient, comme l'embryon qui évolue, ne provient pas de l'être en acte déjà déterminé, mais de la puissance d'un germe qui se développera progressivement. Ainsi naissent toutes les plantes et tous les animaux. Mais rien ne passe de la puissance à l'acte sans l'influx d'un agent, d'un engendrant, qui agit pour une fin, qu'il la connaisse ou non. Ainsi l'homme engendre l'homme et le boeuf engendre le boeuf. — De la sorte le principe de la contradiction ou d'identité est maintenu car

le devenir demande une cause et en dernière analyse une cause incausée (un effet incausé serait absurde, mais non pas une cause incausée). Il faut dans la subordination actuelle des causes s'arrêter à une cause qui agit par soi et qui est par soi, l'Acte pur ou l'Etre même en laquelle se vérifie éminemment le principe d'identité (première loi de la pensée et du réel) et qui par suite est réellement distincte du monde composé et changeant.

Et donc l'Etre suprême s'oppose nécessairement au néant et aussi à l'être imparfait, composé et changeant; la vérité s'oppose éternellement à l'erreur et surtout la Vérité première à l'erreur fondamentale; la vie s'oppose à la mort, le bien au mal, et le souverain Bien aux biens qui passent. Ces extrêmes ne sauraient se toucher ni surtout se confondre.

Et Aristote précise même qu'il y a quatre genres d'oppositions, ceux que nous avons énumérés plus haut: les oppositions de contradiction, de privation, de contrariété, de relation; chacune contient une répugnance entre deux termes déterminés. En tout cela il faut éviter la contradiction et non seulement la contradiction flagrante *interminis* (comme le cercle-carré), mais la contradiction latente, qui est beaucoup plus dangereuse comme l'écueil caché sous les eaux et qui conduit à beaucoup d'autres contradictions également cachées, comme dans le panthéisme de Spinoza, ou la première erreur (une seule substance est possible) entraîne toutes les autres qui restent voilées et d'autant plus dangereuses.

Tels sont les extrêmes qui ne sauraient se toucher ni surtout se confondre: l'être et le néant, le vrai et le faux, le bien et le mal, Dieu et le monde ou Dieu et l'humanité toujours capable de progrès et de formidables reculs.

QUELS SONT LES EXTRÊMES QUI SE TOUCHENT

Mais il reste vrai pour la doctrine traditionnelle que certains extrêmes se touchent, et qu'une erreur extrême conduit souvent à l'erreur opposée ou encore un vice à un autre contraire.

Il reste vrai dans l'ordre physique que *generatio unius est*

corruptio alterius par exemple comme le disait Héraclite, l'animal vit de la plante qu'il s'assimile, et l'homme vit de l'animal qu'il a tué pour s'en nourrir.

Il reste aussi dans l'ordre moral qu'un vice conduit facilement au vice contraire par le refus de s'élever à la vertu qui les domine l'un et l'autre, par exemple l'audace téméraire qui se heurte constamment à la réalité, conduit au découragement, si l'on ne veut pas s'élever à la vertu de force dirigée par la droite raison. Cette vertu est en même temps un juste milieu et un sommet entre ces vices contraires.

L'égoïsme d'un individu ou d'un groupe, lorsqu'il devient insupportable, provoque souvent une réaction non moins excessive dans l'autre sens. Les excès d'une forme de gouvernement conduisent par réaction à ceux de la forme opposée.

De même encore la présomption folle, qui devient intenable pour le présomptueux lui-même, conduit au désespoir, si l'on ne veut pas suivre la voie de l'espérance chrétienne, qui nous rappelle: „Dieu ne commande jamais l'impossible, mais en nous donnant ses préceptes, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de lui demander sa grâce pour ce que nous ne pouvons pas et il nous aide pour que nous le puissions.”³

Pareillement la curiosité non disciplinée du dilettante conduit souvent, lorsqu'elle est satisfaite, à la paresse intellectuelle, parce qu'on n'a pas voulu pratiquer la vertu de studio-sité ou d'application raisonnable à l'étude.

Enfin autre exemple connu de tous, le quiétisme de Molinos voile sous sa doctrine de l'amour pur un sensualisme des plus pervers. Nous pourrions multiplier ces exemples dans l'ordre moral.

Il reste vrai aussi dans la doctrine traditionnelle telle que l'a conçue Saint-Thomas qu'une erreur philosophique intenable conduit facilement à l'erreur opposée si l'on refuse de s'élever à la doctrine vraie qui les domine l'une et l'autre et qui seule

³ S. Augustin, *De natura et gratia*, c. 43 nro. 50. Cité par le concile de Trente. Cfr. Denz. 804.

donnerait la stabilité au dessus des fluctuations incessantes d'un extrême à l'autre.

Ainsi le réalisme immodéré de la substance unique et universelle admise par Parménide et plutard par Spinoza conduit au nominalisme radical, pour les autres substances et leurs facultés, qui ne sont qu'un *flatus vocis*, un nom et rien de plus.

D'autre part le nominalisme radical d'Héraclite repris par Hume et par beaucoup d'évolutionnistes absolus, du fait qu'il supprime toute substance et toute cause proprement dite, pour s'en tenir aux phénomènes qui se succident, conduit à admettre un faux universel, qui n'est qu'une abstraction réalisée comme la substance universelle et unique de Parménide et de Spinoza. En ce sens, les erreurs extrêmes se touchent.

La position intenable de l'une conduit à l'autre si l'on ne veut pas s'élever à une doctrine plus haute et plus compréhensive, seule capable d'expliquer les divers aspects du réel. Ici cette doctrine est celle du réalisme traditionnel qui admet le primat de l'être sur le devenir, car il y a plus dans ce qui est que dans ce qui devient et n'est pas encore; plus dans l'engendré adulte que dans l'embryon qui évolue. Ce qui devient n'étant pas par soi, demande donc une cause et en dernière analyse une cause incausée, qui agit par soi et qui est par soi, une cause qui soit *l'Acte pur l'Etre-même*, par suite la Vérité, la Vie, la Bonté suprême, qui attire tout à soi.

De toute nécessité disait Aristote, dans la subordination actuellement existante des causes, il faut s'arrêter à une Cause suprême et à une fin dernière. En elle se vérifie éminemment le principe d'identité première loi de la pensée et du réel. Elle seule peut dire: *Ego sum qui sum*⁴. *Ego sum Veritas et vita*⁵ tandis que nous avons la vérité et la vie, mais nous ne sommes ni la vérité, ni la vie: il y a ici une distance sans mesure entre le verbe être et le verbe avoir. En ce sommet seulement on trouve la stabilité au dessus des fluctuations de l'erreur, qui passe si souvent d'un extrême à l'autre.

⁴ Exode 3, 14.

⁵ Jean 14, 6.

La formule „les extrêmes se touchent" peut donc être entendue faussement dans le sens de l'évolutionnisme absolu qui nie la valeur ontologique du principe de non contradiction et qui identifie les contradictoires dans le devenir sans cause supérieure et sans fin véritable.

Mais elle peut être entendue en ce sens vrai qu'une position intenable conduit facilement à la position contraire, un vice à un vice opposé, une erreur à une autre erreur contraire, si l'on ne peut pas s'élever dans l'ordre de la vertu et de la pensée à une position supérieure stable, seule capable de concilier les divers aspects du réel. Il y a autant de preuves de l'existence de Dieu, selon le dilemme: Le Vrai Dieu ou l'absurdité radicale au principe de tout.

*

En un autre sens encore on peut dire „les extrêmes se touchent" pour exprimer que lorsque tout est perdu, c'est l'heure de Dieu, qui seul peut nous relever. Comme Lui seul a pu créer le monde de rien, Lui seul peut tirer le bien du mal, et d'un mal irréremédiable et universel un bien plus élevé et plus étendu. En ce sens l'Eglise chante le jour du Samedi Saint: *O felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere Redemptorem*. En ce sens Saint Paul dit *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia*.⁶ Dieu a permis que la faute abondât pour que la grâce surabondât.⁷

De même encore Saint Paul disait: *Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi... cum enim infirmor, tunc potens sum*⁸

Depuis la fête de Pentecôte de cette année 1948, le Saint Père fait célébrer chaque jour en la basilique de Saint Pierre à Rome la messe des nations pour la pacification du monde. Si les âmes les plus croyantes des différentes peuples s'unissent

⁶ Rom. 5, 20.

Cfr. S. Th. 3, q. 1, a. 3, ad 3. En ce sens aussi S. Bernard disait: un grand pécheur se convertit plus facilement qu'un religieux devenu très tiède, parce qu'il voit mieux la gravité de son mal, et qu'il faut absolument en sortir.

⁸ 2 Cor. 12, 10.

avec humilité, confiance et persévérance à cette messe quotidienne elles seront exaucés; une telle supplication présentée par le Sauveur, prêtre principal au sacrifice de l'autel est manifestement dans le sens des intentions divines. Plus l'heure est grave, plus il faut recourir à Celui qui seul peut nous sauver.

Ratio miserendi est miseria sublevanda, comme le dit S. Thomas: *Pertinet enim ad misericordiam, quod aliis effundat et quod plus est, quod defectus aliorum sublevet. Et hoc maxime superioris est; unde et misereri ponitur proprium Deo, et in hoc maxime dicitur ejus omnipotentia manifestari — Sic in quadam collecta dicitur: Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas.*⁹

En ce sens encore les extrêmes se touchent. L'abîme de la misère appelle celui de la miséricorde, *abyssus abyssum invocat*. Il n'y a là aucune contradiction, mais une relation si profonde qu'elle devient ineffable, elle ne peut s'exprimer par des paroles, mais elle se traduit par les larmes de l'adoration.

Ces extrêmes qui se touchent nous apparaissent souvent dans les admirables antithèses de la liturgie, par exemple dans le *Panis angelicum* de Saint Thomas:

Panis angelicus fit panis hominum,
 Dat panis coelicus figuris terminum.
 O res mirabilis, manducat Dominum
 Pauper, servus et humilis.

⁹ S. Th., II^o—II^{ae}, q. 30, a. 2 et 4.